

mais ces quelques voix isolées passèrent inaperçues parmi les flots des biographies adulatrices qui faisaient alors fureur en littérature. Je ne veux pas dire que, durant les trois grandes périodes rapidement examinées, l'humanité n'eût d'autre vie que celle décrite par les auteurs de l'époque ; je veux dire que cette vie était obscure, oubliée, inconnue pour le peuple et plus encore pour ses historio-graphes : la patrie, l'Eglise et le prince étaient alors des astres tellement lumineux qu'ils rendaient invisibles les faibles lueurs des planètes secondaires.

Mais depuis la fin du siècle dernier, nous apercevons un grand changement : on veut que le but social soit confié à la majorité des volontés partielles, considérée comme volonté générale ; et ce principe qui depuis cette époque dirige la politique, s'est aussi infiltré dans l'histoire. C'est pourquoi dans les narrations historiques de notre époque, deux acteurs principaux se présentent à nos regards : l'être humain et l'Etat. Car à côté du principe social, payen ou chrétien, profane ou théocratique, et des institutions monarchiques ou républicaines dans lesquelles il a pénétré, il faut mettre aussi la personnalité humaine, afin que du dialogue perpétuel de ces deux acteurs nécessaires, on puisse déduire la vie de chaque siècle sur la terre.

Périssable et transitoire seulement dans sa composition physique, l'homme vit entre deux immortalités : celle des pensées et des faits des générations antérieures, et celle de l'essence de son être dans une vie future. Donc, il n'est pas seulement nécessaire, mais juste qu'il jouisse de la vue de l'humanité dans les temps passés, qu'il apprenne par l'histoire comment étaient avant lui l'homme et la société civile du temps, et qu'il réunisse, quoique jeune l'expérience et le savoir chèrement accumulés par tous les voyageurs qui l'ont précédé sur la terre.

Les romans des chevaliers errants étaient propres aux générations conquérantes qui doublèrent les caps de l'Afrique et du nouveau monde, Christophe Colomb, Magellan, Bartolomé Diaz, Jacques Cartier, ces fondateurs de nouveaux empire dans les Indes et l'Amérique. On comprend aussi que durant la première moitié de notre siècle, dans une société troublée par les passions qu'avait soulevées le philosophisme, le roman fut très en vogue ; car ce genre de soi-disant littérature peint et flatte ces passions, quand il ne les réveille pas. De tels écrits ont servi à occuper les longues oisivetés de milliers d'individus inquiets et turbulents, qui n'avaient aucun moyen d'influencer les destinées du genre humain. Mais les temps changent rapidement : les vieux et les jeunes, au moyen du journal, du livre ou de la brochure, suivent avec attention le cours tranquille ou impétueux des courants sociaux ; d'autres, par la plume ou la parole, aident à la solution des problèmes contemporains ; même les plus passifs contribuent par leur vote, par un simple abonnement à tel journal ou revue, au mouvement politique, industriel ou scientifique. Voilà comment se forme ce qu'on appelle l'opinion publique, qui engendre les événements, détruit ou forme les ministères et contribue aujourd'hui à démembrer les nations ou à étendre leurs confins : en un mot, la littérature historique, triomphe social de notre époque, a placé en second lieu les fables des anciens, les chroniques du moyen âge, et les romans fantasques de nos jours. Et cependant, l'humanité n'est pas encore satisfaite : elle désire des connaissances plus profondes que celles qui suffisent à la vie transitoire ; elle porte ses regards plus haut ; elle remonte jusqu'aux sciences spéculatives. L'homme, non satisfait de connaître l'individu et la société du passé, veut pénétrer les lois qui gouvernent constamment l'humanité et la font marcher vers un but occulte et mystérieux.